

**ANTHOLOGIE DES
?CRIVAINS FRAN?AIS DU
XIXE SI?CLE; PROSE-T. II**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649088409

Anthologie des ?crivains fran?ais du XIXe si?cle; Prose-T. II by Gauthier-Ferri?res

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

GAUTHIER-FERRIÈRES

**ANTHOLOGIE DES
ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU
XIXE SIÈCLE; PROSE-T. II**

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XIX^E SIÈCLE

Prose — Tome II

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Par GAUTHIER-FERRIÈRES

XV ^e ET XVI ^e SIÈCLES. — Poésie.....	1 vol.
— Prose.....	1 vol.
XVII ^e SIÈCLE. — Poésie.....	1 vol.
— Prose.....	1 vol.
XVIII ^e SIÈCLE. — Poésie.....	1 vol.
— Prose.....	1 vol.
XIX ^e SIÈCLE. — Poésie (1800-1850).....	1 vol.
— — (1850-1900).....	1 vol.
— Prose (1800-1850).....	1 vol.
— — (1850-1900).....	1 vol.
ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS. — Poésie.....	1 vol.
— Prose.....	1 vol.

ANTHOLOGIE
DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS
DU XIX^E SIÈCLE

Prose

Publiée sous la direction
de GAUTHIER-FERRIÈRES
Lauréat de l'Académie française

Mort pour la France



TOME II (1850-1900)
25 portraits dont 4 hors texte
20 autographes

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS



LA PROSE AU XIX^E SIÈCLE

1850-1900

1851

HENRY MURGER *

SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME

Le Printemps.

C'ÉTAIT le premier jour du mois de mai. Les cloches de Pâques avaient sonné depuis quelques jours la résurrection du prin-



(1) MURGER (Henry), né et mort à Paris (1822-1861), fils d'un concierge-tailleur de la rue Taitbout. Il fut quelque temps secrétaire du comte Tolstoï, puis mena dans une mansarde du Quartier latin cette vie de misère qu'il devait si bien décrire dans les *Scènes de la vie de bohème*. C'est à ce livre, publié par fragments dans le « Corsaire », en 1848, qu'il doit toute sa réputation. Il révélait un écrivain charmant qui ne dédaigne pas, malgré sa fantaisie et son lyrisme, d'observer et de peindre d'après nature, et chez qui le sentiment et la sensibilité ne nuisent jamais à l'esprit et à l'ironie. Célèbre à partir de ce moment, Murger se vit couvrir tous les journaux et toutes les revues, même la « Revue des Deux Mondes ». Mais sa

santé le trahit au moment où l'aisance lui souriait, et il mourut bientôt d'épuisement, à la maison Dubois. Il est l'auteur de nombreux romans où sa verve languit et où on ne le retrouve plus que par intervalles. Citons : *le Pays latin* (1851) ; *Scènes de la vie de jeunesse* (1851) ; *Scènes de campagne* (1854) ; *les Buveurs d'eau* (1855) ; *le Dernier Rendez-Vous* (1856). Comme poète, il a donné les *Ballades et Fantaisies* (1854) et les *Nuits d'hiver* (1864). Au théâtre, après *la Vie de bohème*, en collaboration avec Th. Barrière (1849), il a écrit deux actes charmants : *le Bonhomme Jadis* (1852) et *le Serment d'Horace* (1861).

temps, et de tous les côtés il arrivait empressé et joyeux ; il arrivait, comme dit la ballade allemande, léger ainsi que le jeune fiancé qui va planter le mai sous la fenêtre de sa bien-aimée. Il peignait le ciel en bleu, les arbres en vert, et toutes choses en belles couleurs. Il réveillait le soleil engourdi qui dormait couché dans son lit de brouillards, la tête appuyée sur les nuages gros de neige qui lui servaient d'oreiller, et il lui criait : Ah ! hé ! l'amî ! c'est l'heure, et me voici ! vite à la besogne ! Mettez sans plus de retard votre bel habit, fait de beaux rayons neufs, et montrez-vous tout de suite à votre balcon pour annoncer mon arrivée.

Sur quoi le soleil s'était, en effet, mis en campagne, et se promenait fier et superbe comme un seigneur de la cour. Les hirondelles, revenues de leur pèlerinage d'Orient, emplissaient l'air de leur vol ; l'aubépine blanchissait les buissons ; la violette embaumait l'herbe des bois, où l'on voyait déjà tous les oiseaux sortir de leurs nids avec un cahier de romances sous leurs ailes. C'était le printemps en effet, le vrai printemps des poètes et des amoureux, et non pas le printemps de Matthieu Laensberg, un vilain printemps qui a le nez rouge, l'onglée aux doigts, et qui fait encore frissonner le pauvre au coin de son âtre, où les dernières cendres de sa dernière bûche sont depuis longtemps éteintes. Les brises attiédies couraient dans l'air transparent, et semaient dans la ville les premières odeurs des campagnes environnantes. Les rayons du soleil, clairs et chaleureux, allaient frapper aux vitres des fenêtres. Au malade ils disaient : Ouvrez, nous sommes la santé ! et dans la mansarde de la fillette penchée à son miroir, cet innocent et premier amour des plus innocentes, ils disaient : Ouvrez, la belle, que nous éclairions ta beauté ! nous sommes les messagers du beau temps : tu peux maintenant mettre ta robe de toile, ton chapeau de paille et chausser ton brodequin coquet : voici que les bosquets où l'on danse sont panachés de belles fleurs nouvelles, et les violons vont se réveiller pour le bal de dimanche. Bonjour, la belle !

ŒUVRES DE HENRY MURGER.

Calmann Lévy, éditeur

Quant aux propos de théâtre -
 il n'y a dans mon village qu'un seul
 théâtre, et il ne donne que deux
 représentations dans l'année, une à
 Noël et l'autre à Pâques. C'est une
 troupe de marionnettes. Mais le Directeur
 est un homme très raide qui ne fait
 pas de service à la Presse. Il m'a
 refusé l'entrée des coulisses. Depuis le
 jour où j'en mon chien Stop lui
 a dévoré en scène la Biche en
 troupe
 qui figurait dans gercière
de Brabant. Vous voyez mon cher
 Monsieur que je suis fort mal placé
 pour collaborer aux Nouvelles de Paris
 mais je leur souhaite prompt succès
 et longue prospérité.
 Bien à vous. H. MURGER

SYLVIE

Adrienne.

JE me représentais un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d'ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

J'étais le seul garçon dans cette ronde, où j'avais amené ma compagne toute jeune encore, Sylvie, une petite fille du hameau

(1) GÉRARD DE NERVAL (Gérard Labrunie, dit), né et mort à Paris (1808-1855) [Voir la Notice aux *Poètes*, 2^e vol., page 23]. Après avoir collaboré sous des pseudonymes à différents journaux et revues, notamment à *l'Artiste*, Gérard de Nerval publia, en 1850, *Scènes de la vie orientale*, réimprimé sous le titre de *Voyage en Orient*, chef-d'œuvre de grâce où le poète alterne avec le savant et le conteur. Vint ensuite : *Lorely, souvenirs d'Allemagne* (1852 et 1855), promenade sur les bords du Rhin et dans la Saxe ; *la Bohême galante* (1855), *la Main de gloire* (1853), *les Filles du feu* (1854-56), *les Illuminés* (1852), enfin *Aurélia ou le Rêve et la Vie*, sorte de poème de la folie se racontant elle-même, et que Gérard achevait au moment de sa mort.

On doit à cet incomparable écrivain mille pages délicieuses, parmi lesquelles il faut citer surtout *Sylvie*, cette fille du feu, naïve et malicieuse à la fois, quelque chose comme un Greuze retouché par Fragonard. La prose française n'offre pas, dans ses menus chefs-d'œuvre, quelque chose d'aussi pur, d'aussi élégant que cette nouvelle. La langue du xviii^e siècle, celle des *Confessions* et du *Neveu de Rameau*, suffit à Gérard. Il est objectif sans doute, mais pas trop ; son image, comme sa pensée, est toujours discrète et nuancée, et, habile à noter les détails poétiques, il voltige à fleur de terre avec aisance et légèreté. On ne se douterait guère, à ne le lire que dans ses chefs-d'œuvre, qu'il vivait en plein romantisme, et, en effet, il ne fut jamais romantique au fond de lui-même. Il traversa cette époque comme une hirondelle voyageuse, se posant seulement en passant sur la flèche d'une cathédrale gothique, pour repartir bien vite vers le soleil, vers l'Orient, qui le hanta toute sa vie, où il vécut même deux ans, et où il eut avec la poésie des noces d'or dignes d'illustrer un conte de Schéhérazade.